



BRILL

Le nom turc du vin dans Odoric de Pordenone

Author(s): Paul Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 15, No. 3 (1914), pp. 448-453

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526420>

Accessed: 16/02/2011 10:14

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

LE NOM TURC DU VIN DANS ODORIC DE PORDENONE

PAR

PAUL PELLIOT.

Dans sa description de Hang-tcheou, l'ancienne capitale des Song, Odoric de Pordenone fait mention d'un vin qui est réputé, et dont il donne le nom oriental. Toutes les variantes des manuscrits ont semblé à Yule converger vers une forme *bigni*, mais le grand érudit anglais ne s'est pas prononcé formellement sur l'origine du mot. Les Mongols appelaient le vin *darasun*, que Guillaume de Rubrouck a transcrit *terracina*; si Odoric avait eu affaire à des Mongols, c'est une forme de ce nom qu'il nous aurait sans doute transmise. Schlegel, se jouant avec des noms de crûs chinois, a proposé des identifications impossibles. Yule croyait cependant que *bigni* était le persan *bagni*, «liqueur ou bière de malt», et ajoutait que certaines tribus du Caucase appliquaient ce nom à leur propre bière; selon Yule, il y avait donc des chances pour que ce fût là un mot employé pas les Alains, et Odoric, à Pékin, avait dû se trouver en contact avec les Alains chrétiens, disciples de Jean de Monte-Corvino¹). Je crois que Yule avait entrevu, une fois de plus, la solution véri-

1) Cf. Yule, *Cathay and the way thither*, édition mise à jour par M. H. Cordier, Londres, 1913, t. II, p. 199—200.

table: *bigni* doit bien être «*bagni*». Je voudrais montrer seulement que le mot, comme tant d'autres mots qui ont duré longtemps en Perse, n'est sans doute pas primitivement persan, mais turc.

Selon toute vraisemblance, c'est à Hang-tcheou même qu' Odoric a entendu le mot qu'il nous cite en racontant son séjour dans cette ville. Or, nous savons qu'il était alors l'hôte d'un homme d'une assez grande autorité, converti par les Frères Mineurs. Mais cet homme n'était pas chinois. Il appelait Odoric (nous le savons par le voyageur lui-même) du nom d' «*Atha, c'est-à-dire de père* »¹⁾. Et *ata* est précisément le mot turc usuel qui signifie «*père*». Il y a donc toutes chances pour que ce chrétien de Hang-tcheou ait été un de ces étrangers qui jouèrent un grand rôle dans l'administration provinciale sous les Mongols et pour qu'il fût en fait d'origine turque. Le mot *bāgni* lui-même est bien attesté en persan, mais n'a pas beaucoup l'apparence d'un mot iranien. Resterait à établir qu'il a existé en turc; c'est cette démonstration que je vais tenter.

Le mot *bāgni* n'est pas représenté aujourd' hui, semble-t-il, dans les dialectes turcs. Si les Tartares de Crimée ont un mot *bina*, il paraît bien que c'est là seulement le cas partitif du russe вино (вина). D'autre part, dans la langue du *Qutadyu bilig*, à la fin du XI^e siècle, il est certain que le mot pour «*vin*» est *bor*²⁾. Dans la région de Tourfan, au XIV^e siècle, le mot *bor* était également employé au sens de vin. De même *borluq* semble avoir signifié un «*vignoble*», un «*endroit planté en vigne*»³⁾; le mot *bor* peut ainsi s'appliquer

1) *Ibid.*, p. 200—201.

2) Cf. le dictionnaire de Radlov, s. v. *bina* et *por*.

3) Cf. le dictionnaire de Radlov, s. v. *porluq*; Radlov, dans Grünwedel, *Bericht über archäologische Arbeiten in Idikutschari*, Munich, 1906, in-4°, p. 182—188; aussi Ramstedt, *Mongolische Briefe aus Idikut-Schähri bei Turfan* (*Sitz-ber.* de l'Acad. de Berlin, 1909) où, à la p. 841, *borčün* ne doit pas être un nom propre, mais paraît identique à *borčü*, «*vigneron*», et où, à la p. 845, il faut donner comme traduction de *bor* «*vin*» et non l'hypothétique «*castor*».

à la plante tout comme au produit. Enfin, dans la version ouigoure du conte de Kalyāṇaṃkara et de Pāpaṃkara, que j'ai rapportée de Touen-houang, *borluq* désigne simplement un jardin fruitier, donnant des fruits de table, et *borluqčī* n'est pas proprement un vigneron, mais d'une manière plus générale un jardinier ¹⁾.

En réalité, rien ne prouverait que *bor* fût le plus ancien mot turc pour «vin»; il ne s'est pas rencontré dans les inscriptions de l'Orkhon; mais il faut ajouter que *bāgni* n'y est pas ou plutôt n'y était pas attesté davantage. Heureusement un texte chinois nous apporte, je crois, la solution.

A la fin du VIII^e siècle, Tou Yeou a inséré dans son encyclopédie bien connue le *T'ong tien*, au chapitre des T'ou-kiue (Turcs), une liste de titres et de mots turcs qui semblent remonter à l'aube même de la puissance turque, c'est-à-dire au milieu du VI^e siècle. Cette liste a passé en outre, à la fin du X^e siècle, dans le *T'ai p'ing houan yu ki*. M. Hirth en a relevé certains termes ²⁾, et le texte entier méritera d'être étudié plus en détail quelque jour. Pour aujourd'hui, qu'il me suffise de signaler que Tou Yeou transcrit le mot turc pour vin (酒 *tsieou*) sous la forme 葡萄酒 *p'o-ni*. Or *p'o-ni* est un ancien **b'äk-ni* ³⁾, c'est-à-dire *bāgni*, et comme tel

1) Ce texte a été édité une première fois dans le *J. A.* de janv. 1914 par M. Cl. Huart; j'en ai publié une autre édition dans le *T'oung Pao* de 1914, p. 227 et suiv.

2) Cf. Hirth, *Nachworte zur Inschrift von Tonjukuk*, dans *Die alttürk. Inschr. der Mongolei*, 2e série, p. 139; il n'y a aucune raison de lire *po-ir*, et le rapprochement avec *bor* est indéfendable.

3) Dans cette restitution, l'accent représente une mouillure, et non une apostrophe. La seule incertitude porte sur la nature sourde ou sonore de l'ancienne finale, parce que nous ne savons pas encore si l'ancien chinois n'avait, comme implosives gutturales finales, que des sourdes, ou que des sonores, ou à la fois des sourdes et des sonores. Je serais assez porté, provisoirement, à me rallier à la dernière hypothèse. Ainsi le mot 墨 *mo* (**mäk*), «encre», est certainement à la base du mongol *bäkä*, «encre», mais cette transcription mongole suppose une forme plus ancienne **bäk*, à laquelle devait correspondre un prototype chinois à ancienne sourde finale. Dans le nom du *qaghan* 默噶 *Mo-tcho*, *mo* (**m'wäk*),

représente absolument le mot «persan» *bägni* que Yule croyait déjà reconnaître dans le *bigni* d'Odoric de Pordenone.

Mais ce mot *bägni*, aucun texte proprement turc ne le fournit-il donc? En réalité, peut-être se trouve-t-il dans la grande inscription runique de Šine-usu récemment déchiffrée par M. Ramstedt. On y lit en un passage le mot *bägnig*, qui serait l'accusatif régulier de *bägni*; mais ce passage est si endommagé qu'il n'est guère possible d'en tirer un sens suivi, ni par suite d'en déduire avec certitude la valeur du mot qui nous intéresse ici ¹⁾.

La solution paraît ainsi nous échapper dans l'épigraphie runique. Mais un autre texte runique, manuscrit celui-là, autorise des conclusions plus formelles. Parmi les manuscrits rapportés de Touenhouang par Sir Aurel Stein se trouve un feuillet turc en écriture runique, où un fonctionnaire du nom de *Bayatur čigši* se plaint amèrement de la maigre chère que l'intendance locale a fait faire à ses compagnons et à lui-même, soit en tout à «trente personnes de rang et de renom». Et il s'exprime ainsi dans la traduction de ce morceau qu'a donnée M. Thomsen: ²⁾ «On one day one sheep and two water-butts! *Bägni* (?), the commissary, is a wretched and good-for-nothing slave». M. Ramstedt, en commentant ce passage à propos de sa propre inscription, a proposé de lire *bäg-ini* au lieu de *bägni*, et de comprendre: «I, the noble younger brother, the secre-

homophone de *mo*, «encre», dès le début des Song, a chance de représenter, lui aussi, un mot à ancienne sourde finale et c'est pourquoi je rétablirais l'original turc en *Bäk-čor* plutôt qu'en *Bäg-čor* (*čor* me paraît, d'après les transcriptions chinoises, une prononciation plus probable que *čur*). Mais le même mot *p'o* que nous avons ici a déjà été reconnu comme une transcription du titre de *bäg*; il est donc possible que ce soit un ancien **bäg* et non **b'äk*. Quoi qu'il en soit, il suffit qu'il ait été employé à transcrire *bäg* pour que nous soyons fondés à restituer *p'o-ni* en *bägni*.

1) Cf. G. J. Ramstedt, *Zwei uigurische Runeninschriften in der Nord-Mongolei*, dans *Journ. Soc. finno-ougrienne*, 1913, t. XXX, n° 3, p. 32—33, 61.

2) *J. R. A. S.*, 1912, p. 219.

tary, the wretched and good-for-nothing slave . . . ». Cette traduction est bien étrange. *Bäg-ini* peut difficilement signifier «the noble younger brother»; il n'y a pas de raison pour que le scribe de ces plaintes, que nous savons avoir porté le nom assez ronflant de Bayatur čigši, parle de lui-même, en pareille occasion, avec des termes d'une aussi excessive humilité; enfin l'écriture, si maladroite et presque incorrecte, se comprend mieux de la part d'un soldat mécontent, peu lettré, que de celle d'un «secrétaire» professionnel.

Mais voyons le texte même de ce passage; il porte: *bir kün bir qoñ iki küp bägni bitgüci* La traduction de M. Thomsen me semble difficilement conciliable avec ce texte; *küp* signifie «jarre» ou «cruche» en terre; *water-butt* implique une extension et une glose que rien ne justifie. A s'en tenir à la lettre du texte et à la coupure de M. Thomsen, on aurait donc: «Par jour, un mouton et deux cruches». Mais deux cruches de quoi? D'eau, suppose M. Thomsen. Cela me paraît peu vraisemblable. Que la feuille ait été écrite à Touen-houang ou ailleurs, ces «trente personnes de rang et de renom» avaient sûrement des chevaux, et même si elles ne se trouvaient pas dans une région très arrosée, on ne leur mesurait certainement pas l'eau à la cruche. Après ce que j'ai dit plus haut, une solution paraîtra sans doute évidente. Il faut couper non pas avant *bägni*, mais après. La phrase complète se traduira alors sans difficulté: «Par jour un mouton et deux cruches de vin! Le commissaire est un esclave misérable et propre-à-rien.» Il me paraît donc sûr que le mot *bägni*, conformément au dire de Tou Yeou, a bien existé en turc au sens de «vin», que c'est là foncièrement le même mot que le «persan» *bägni*, et enfin, si la forme *bigni* admise par Yule dans le texte d'Odoric est bien la leçon primitive, que c'est là le mot qu' Odoric a entendu à Hang-tcheou chez ce chrétien qui l'appelait du nom turc d'*ata*, «père».

Enfin il n'est peut-être pas impossible d'entrevoir une différence entre *bor* et *bügni*, qui justifierait leur coexistence ancienne. En tous ses emplois connus, *bor* ne s'applique, comme vin, qu'au vin de raisin. Mais le vin de raisin n'a guère été apprécié des Chinois, et ce n'est sûrement pas lui qu'Odoric a bu ou vu boire à Hang-tcheou. Ce qu'on boit au Tchö-kiang, c'est surtout du vin de sorgho, et les crûs en sont célèbres dans toute la Chine. Précisément, c'est un produit un peu analogue, c'est-à-dire un produit de la fermentation de céréales, qui était désigné en Perse sous le nom de *bügni*. Il me paraît donc probable que *bor* soit le vin de raisin, et que *bügni* désigne les bières, vins de sorgho, vins de millet, bref toutes les boissons fermentées autres que le produit de la vigne et à l'exclusion des alcools distillés. Pour de telles boissons, simples ou composées, c'est d'Asie Centrale que le nom de *bügni* aurait gagné le monde iranien.
